

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III. S. JEAN 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I. TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATT. XVIII, 5).

Je Vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne; mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

Direction — Patronage de Saint Pierre, Place d'armes, N. 1, Nice

SOMMAIRE — Si un écrivain catholique peut mal parler du prochain — Église au sacré-Coeur de Jésus à Rome — Biographie de Sœur Virginie Magone, la première entre les Sœurs de Marie Auxiliatrice, morte en Amérique — Histoire de l'Oratoire de S. François de Sales — Un habit tout fait — Indulgences spéciales pour les Coopérateurs.

SI UN ÉCRIVAIN CATHOLIQUE PEUT MAL PARLER DU PROCHAIN.

Elle est très-ancienne, et pourtant toujours nouvelle la fable du loup et de l'agneau. Un loup désirait manger un agneau, mais voulant sauver les apparences, et mettre tant soit peu son honneur à l'abri, il cherchait un prétexte pour légitimer sa cruelle voracité. Se désaltérant tous deux, un jour, dans le même ruisseau, le loup dit à l'agneau : — Tu m'as troublé mon eau. — C'est impossible, répondit l'innocent, attendu que tu buvais près de la source, et moi en-dessous. — Si tu n'as pas troublé l'eau, reprit la méchante bête, tu m'insultes, il y a six mois. — Excuse-moi, ajouta l'agneau, mais il y a six mois, je n'existais pas encore. — Quoiqu'il en soit, si ce n'est toi, c'est au moins ton père, conclut le loup, et là-dessus, il se jette sur sa proie et la dévore.

Esopé, qui composa cette fable, était un grand génie. Il connaissait à fond les hommes, et écrivit l'histoire de tous les temps. Nous n'avons pas l'intention de passer

en revue certains faits, qui se renouvellent encore aujourd'hui, et qui révoltent la conscience. Nous voulons seulement montrer la hardiesse des libertins qui, tandis qu'ils répandent l'injure sur les choses et les personnes les plus dignes de respect, se posent ensuite en victimes, et se plaignent des écrivains catholiques, parceque ceux-ci disent du mal d'eux.

Pour ce motif, nous demandons : Si un écrivain catholique peut mal parler du prochain, sans manquer à la loi de la charité et de la douceur?

Sans vouloir nous ériger en maîtres, dans la question, ni porter un jugement sans appel, nous croyons toutefois pouvoir répondre que, dès qu'il s'agit d'une faute notoire, présente ou passée, et si cette faute surtout peut être funeste aux âmes, on ne viole point la charité ni la mansuétude, en désapprouvant publiquement, de vive-voix ou par écrit, celui qui l'a commise, pourvu qu'on le fasse par amour de la vérité et de la justice, et avec tous les tempéraments commandés par la charité, quant à la forme. Cet adage de jurisprudence est admis de tous : *Si palam res est, repetitio injuria non est* : si la chose est manifeste, il n'y a pas d'injure à la répéter. Au contraire, en le faisant, on peut puissamment contribuer au bien public ; car, en blâmant ce qui est digne de blâme, on prévient bien des erreurs, des préjudices, et des embûches ; on instruit les générations présentes, et

celles à venir ; et souvent, par la crainte de l'infamie, on éloigne bien des personnes de la voie du mal.

Que dans ces cas-là, il soit ensuite permis de parler mal des méchants, la conduite tenue par Jésus-Christ lui-même envers les Scribes et les Pharisiens, nous le montre clairement. Tant que ceux-ci péchaient en secret, ou s'en prenaient à lui seul, comme un agneau plein de mansuétude, il se taisait, pleurait, souffrait et mourait ; mais lorsque ces gens de mauvaise foi, foulant aux pieds la Religion et la morale, devenaient une pierre de scandale pour les âmes, alors ce même Jésus, ordinairement si doux, semblait avoir tout à fait changé de nature, et de tendre agneau, devenait un lion terrible. De là, cet anathème : *Vae vobis*, fulminé contr'eux, parce que, ainsi qu'il le leur reprochait, ils cherchaient à cacher aux hommes le royaume des Cieux ; ils n'y entraient point eux-mêmes, et ils voulaient encore empêcher aux autres d'y entrer. De là, ces terribles épithètes dirigées contr'eux, d'*aveugles*, d'*hipocrites*, de *sépulcres blanchis*, et même de *vipères*, *rares de vipères* (1). Dans une autre circonstance, on le vit encore prendre le fouet en main, et en frapper violemment les profanateurs du lieu saint. Eh ! bien, malgré ces paroles et ces faits d'une sévérité qui paraît excessive, le divin Maître ne laisse pas que de dire : Apprenez de moi, que je suis doux : *discite a me quia mitis sum*. D'après cela, on peut donc légitimement conclure que la charité et la mansuétude peuvent parfaitement aller d'accord avec une certaine fierté ou vivacité de paroles et d'actes à l'adresse de ceux qui font publiquement le mal au scandale de leur prochain.

Les Saints n'agirent pas autrement. Moïse, le grand chef du peuple hébreu, était, au dire du Texte Sacré, le plus doux des hommes : *Erat Moyses vir mitissimus super omnes homines, qui morabantur in terram* (2). Il ne faisait aucun cas des outrages dirigés contre sa personne ; il pardonnait et priaït pour ses ennemis ; mais lorsque descendant du mont Sinaï, et tenant en mains les tables de la loi, il entendit les réjouissances obscènes qui avaient lieu autour du veau d'or ; lorsqu'il vit les sacrilèges impiétés de son peuple, que ne fit-il pas cet homme dont l'Écriture vante la douceur ? Plein d'indignation, il jeta à terre les tables sacrées écrites de la main de Dieu,

et les mit en pièces ; et ensuite ? Ensuite on peut lire le reste au chapitre 32 de l'Exode, et l'on verra, que le plus profond ressentiment, éprouvé pour une noble cause n'est point du tout ennemi de la mansuétude.

Personne, certainement, n'osera dire que l'Apôtre Paul manquât de charité, lui qui fit de cette vertu les plus grands éloges, la mettant même au-dessus de la foi et de l'espérance. Eh ! bien, pour citer seulement un fait, ce grand Apôtre, qui écrivait sous la dictée de l'Esprit-Saint, et qui trempait, pour ainsi dire, sa plume dans le sang précieux du divin Agneau, écrivant à son disciple Tite, touchant les habitants de l'île de Crète (aujourd'hui Candie), n'hésita point à emprunter à leur poète Epiménide, une définition peu flatteuse, et à les appeler : *Crétois toujours menteurs, méchantes bêtes, ventres paresseux*, étant grands mangeurs et oisifs : *Cretenses semper mendaces, malarum bestiarum, ventres pigri* (1).

Nous pourrions encore corroborer notre thèse par une infinité d'exemples, tirés des œuvres des saints-Pères, des Docteurs et des Apologistes catholiques ; nous pourrions citer un saint Bernard dont la parole a la suavité du miel, et qui nonobstant le miel si doux de sa charité, décerne à Arnaldo de Brescia, le titre de *séducteur, vase d'injures, scorpion, cruel loup* ; nous pourrions produire le témoignage d'un saint Thomas d'Aquin, le Docteur angélique, qui représente Guillaume de Saint Amour et ses sectateurs comme *ennemis de Dieu, ministres du diable, membres de l'Antéchrist, ignorants, pervers et réprouvés* ; nous pourrions rappeler encore un saint Bonaventure, le Docteur séraphique, lequel ne craint pas d'appeler Géralde, *impudent, calomniateur, esprit malsain, impie, impudique, ignorant, menteur, malfaisant, insensé et perfide* ; mais si nous voulions continuer ces citations, nous n'en finirions plus.

Nous ne pouvons toutefois passer sous silence, le Saint dont les Salésiens prennent le nom. Saint François de Sales, par sa charité et sa douceur fut justement appelé une vivante image du divin Sauveur. Il ne tira jamais aucune vengeance de ses ennemis ; il pardonna les affronts les plus sanglants ; il demanda et obtint grâce de la vie à celui-là même qui avait tenté de lui ravir la sienne ; à un tel, qui vomissait contre lui un déluge d'insolences, d'vilénies et d'injures, il fit cette seule ré-

(1) Matth. xii et xxiii.

(2) Num. xii, 13.

(1) I. 12.

ponse : Alors même que vous m'arrachiez un œil, je vous regarderais de l'autre avec la même bienveillance. Malgré cela, notre Saint ne confondait jamais la douceur avec la faiblesse, ni la suavité de cœur avec l'indifférence et l'apathie d'esprit. Aussi dans l'occasion, en public comme en particulier, disait-il et écrivait-il les vérités les plus dures, et il le faisait avec une telle énergie qu'il s'attirait la colère des âmes viles et scélérates. Quelles paroles sévères ne fit-il pas entendre du haut de la chaire contre une courtisane éhontée, qui, abritée par des personnes puissantes, menait à Anancy, une vie scandaleuse ? Que ne fit-il pas encore contre les habitants de Seyssel, qui avaient outragé un de ses Prêtres. Il demanda au Sénat qu'ils fussent justement punis, et écrivait : L'insolence a été trop publique pour être dissimulée, trop grave pour n'être pas punie, trop dangereuse pour n'être pas réprimée. C'est ainsi que la douceur, chez-lui, avait ses limites, comme le fait observer le pieux Chanoine Giacinto Gallizia, écrivain de sa vie, et Saint François de Sales, au milieu des plus grands troubles, bien qu'il ne perdit jamais sa tranquillité d'esprit et qu'il n'oubliât jamais la miséricorde, ne laissait pas toutefois, quand la nécessité le réclamait, de s'enflammer de colère, et laissait à la justice, la part qui lui revenait. De plus ; interpellé par une pieuse personne, si elle pouvait se plaindre et parler mal d'un coupable, il répondit que oui, pourvu qu'elle le fit consciencieusement et selon la vérité. Voici ses propres paroles : « Au sujet de l'homme que vous croyez coupable, n'affirmez rien, si ce n'est dans la mesure de la connaissance que vous pouvez avoir de la faute commise, parlant d'un air de doute, des choses douteuses, et en parlant plus ou moins, selon qu'elles sont plus ou moins douteuses. » Dans un autre endroit il écrit : « Non, il ne faut pas encourager les défauts des autres, dans l'espoir d'échapper à celui de la médisance ; mais on doit clairement et franchement parler mal du mal, et blâmer ce qui est blâmable. » De ceux ensuite qui sèment l'erreur dans le champ intellectuel ou moral, il dit : *Les ennemis déclarés de Dieu et de l'Eglise doivent être diffamés le plus possible* ; et il ajoute en terminant : *La charité fait un devoir à chacun de crier au loup quand il est parmi les brebis, et même en quelque autre lieu qu'il se trouve* (1). C'est ainsi qu'agissait

et parlait un Saint, le plus doux peut-être entre tous les hommes qui vécurent sous la loi de grâce.

Une occasion favorable s'étant présentée, nous avons cru devoir traiter, ou pour mieux dire, effleurer ce point, parcequ'il nous est arrivé, il n'y a pas longtemps, d'entendre des personnes, qui se piquent de savoir tout, de taxer de peu de charité un des plus intrépides journalistes catholiques de notre temps. Et pourquoi ? Tout simplement, parceque, dans le but de mettre en garde les imprudents, celui-ci a le courage de soulever l'écorce de l'arbre pour en faire connaître la qualité, et de dire à chacun son fait. Cette censure, comme tant d'autres de ce genre, nous paraît déraisonnable et injuste. En ceci, on ne doit pas, si l'on veut porter un bon jugement, considérer la peine ou le dommage qu'occasionne telle ou telle appréciation désavantageuse, mais si cette peine ou ce dommage est raisonnable, juste ou non. Il existe une règle de charité conçue en ces termes : Ne pas faire aux autres ce que *raisonnablement* nous ne voulons pas qu'on nous fasse à nous-mêmes. Remarquez bien cette parole : *raisonnablement*. Si j'ai tort de prétendre qu'aucun ne parle mal d'une parole ou d'un fait blâmable que j'aurai exposé en public, alors que chacun au contraire a le droit de le désapprouver, quand bien même il en résulterait pour moi un préjudice et de l'ennui ; il faut en dire autant pour tout autre personne. Autrement, il faudrait renoncer à crier au voleur, parceque celui-ci pourrait en éprouver de la peine ou en souffrir quelque dommage.

Mais, et la réputation d'autrui ? demandera-t-on. — Nous répondons que celui-là n'a aucun droit à sa réputation qui se rend lui-même infâme. *Vous vous êtes rendus infâmes par vos actions*, disait un célèbre historien, *et moi je vous couvre d'infamie par mes écrits* ; et il avait raison.

Toutefois, on pourrait faire ici une difficulté et demander : Quand un homme digne de censure est constitué en autorité, est-il encore permis à un particulier, comme à un écrivain par exemple, de le reprendre publiquement ? Ne serait-ce pas plutôt au Supérieur qu'il appartiendrait de faire cette réprimande publique ? — Nous répondons : Supposé la notoriété du fait, il est permis à quiconque, et même à un écrivain, de porter sur ce même fait, un jugement certain ou douteux, selon les sages principes de Religion et de justice, qui ont été plus

(1) V. Filotée, part. III, c. 29.

ou moins manifestement violés ou contredits. Dans ces cas, le particulier ou l'inférieur ne prétend pas, certes, se constituer Supérieur, ou donner une sentence autorisée ; mais seulement signaler le danger, certain ou probable, de duperie et de perversion, que le public pourrait courir. En ayant les moyens, il ne fait que mettre en pratique ce précepte divin : *Deus mandavit unicuique de proximo suo* : Dieu a recommandé à chacun de se préoccuper de son prochain (1) ; précepte qui ordonne, entre autres choses, d'avertir notre semblable, d'une disgrâce qui peut le frapper dans son corps ou dans son âme. Eh ! quoi, le cas étant donné, qu'un homme investi de quelque dignité, séduit ou séducteur, répand, de vive-voix ou par écrit, des faussetés et des calomnies contre des personnes innocentes, ou qu'il propage des erreurs grossières contre la Religion et les bonnes mœurs, un écrivain catholique devra garder un silence respectueux, jusqu'à ce que le tribunal, l'Evêque ou le Pape en ait pris une connaissance exacte, et prononcé une sentence formelle ? Mais alors, qu'en sera-t-il de la bonne réputation de ces personnes lâchement calomniées ? Qu'en sera-t-il de tant d'esprits et de tant de cœurs qui, pendant ce long espace de temps, auront été imbus de fausses idées, et de maximes perverses, au préjudice, peut-être irréparable, de l'âme ? Si c'est nécessaire, oui, qu'on demande une parole autorisée et même infaillible, laquelle ne manquera pas de venir en son temps ; mais en attendant, que celui qui aime la justice et chérit l'innocence, en prenne aussitôt la défense, avant qu'elles ne soient indignement opprimées ; que celui qui a une langue pour parler et une bonne plume pour écrire, donne l'alarme, afin que le peuple soit mis en garde contre les erreurs répandues. Si nous ne nous trompons, nous croyons que c'était la pratique suivie des simples fidèles eux-mêmes, dans ces temps, où les hérésies montraient les cornes pour la première fois, et qui n'étaient condamnées qu'après de longues disputes entre Prélats et Prélats, par des Conciles ou provinciaux ou écuméniques.

Du reste, laissant la solution de cette grave question aux personnes plus sages et plus éclairées que nous, nous terminerons cet article en disant : Bien que le caractère de notre revue mensuelle, ne soit pas un caractère guerroyeur, s'il nous ar-

rivait parfois, d'écrire des choses qui pussent déplaire aux personnes publiques ou privées, catholiques ou hérétiques, avec l'aide de Dieu, nous n'oublierions jamais la grande parole de l'illustre docteur d'Hyppone, Saint Augustin : *Interficite errores, diligite homines* : frappez et détruisez les erreurs, mais ayez des entrailles de miséricorde pour les égarés. Et pour règle, nous donnerons à notre plume, ces paroles de la divine Sagesse : *Fortiter et suaviter* ; et à l'exemple de notre Saint, que Pie IX, de vénérable mémoire donnait pour patron spécial aux journalistes catholiques, nous tâcherons de concilier la fermeté et la constance à soutenir les bons principes avec la suavité des manières, inspirée par l'amour de Dieu et du prochain.

ÉGLISE AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS À ROME.

Dans le courant du mois de février dernier, nous avons commencé à envoyer la circulaire suivante, traduite en diverses langues, aux Evêques et aux Journalistes Catholiques, répandus dans les différentes parties de l'Europe, et nous en continuerons l'expédition à toutes les autres nations du monde civilisé. A chaque circulaire est jointe une de deux lettres, qu'on lira plus loin. N'ayant pas trouvé de moyen plus propre à faire connaître la chose, nous espérons que le secours sollicité, ne nous sera pas refusé ; car l'Œuvre que nous recommandons, est, d'une part, profondément religieuse, et de l'autre, éminemment humanitaire et philanthropique, puisqu'il s'agit de préparer un asile sûr à cinq cents jeunes gens pauvres appartenant à toutes les nations. Du reste, nous ferons ce que la prudence nous suggérera, et Dieu bénira nos efforts en agitant le cœur et la main des personnes pieuses et charitables. C'est ainsi qu'Il a toujours fait dans toutes les œuvres commencées pour sa gloire ; c'est pourquoi nous avons pleine confiance que son bras ne se raccourcira pas dans celle-ci, qui est certainement, de toutes nos Œuvres entreprises jusqu'à ce jour, la plus colossale.

Les premiers que nous avons eu la hardiesse d'importuner, sont les Archevêques et Evêques de la nation Française, nation dont la générosité nous est bien connue, et à laquelle on ne s'adresse jamais en vain. Qu'ils veuillent bien nous excuser ; et si nous sommes sûrs de leur indulgence, nous ne sommes pas moins convaincus qu'ils seront aussi les premiers à nous faire sentir les effets de leur charité et de leur zèle. Il n'appartient pas à notre petitesse, de leur suggérer ce qu'ils ont à faire dans cette circonstance, parce que leur piété éclairée, leur amour inaltérable pour le grand Pie IX et la jeunesse abandonnée, seront leurs conseillers et leurs maîtres.

(1) Eccl. xvii, 12.

Circulaire adressée à tous les Evêques et aux Journalistes Catholiques.

Toutes les œuvres, qui tournent à l'honneur de notre Sainte Religion, doivent certainement intéresser tous les Chrétiens du monde entier, alors surtout qu'elles ont en vue l'avantage et l'embellissement de la ville de Rome, centre du Christianisme, et sont encouragées par le Chef Suprême de l'Eglise. Telles sont les œuvres à accomplir dans la Capitale du monde Catholique, et dont nous donnons ici le détail :

1° Une Eglise à Castro Pretorio sur le Mont Esquilin, dédiée au Sacré-Cœur de Jésus, laquelle doit servir en même temps de Paroisse à une population de douze mille âmes, et de monument à la mémoire de l'immortel PIE IX. La circonscription paroissiale a déjà été réglée et reconnue par l'Autorité Ecclésiastique et Civile ;

2° Un jardin de récréation, où l'on puisse réunir les enfants, particulièrement dans les jours de fêtes, et les y entretenir au moyen de divertissements récréatifs, après l'accomplissement de leurs devoirs religieux ;

3° Des Ecoles du soir pour les Ouvriers plus avancés en âge. Cette classe de jeunes gens, employée toute la journée à des travaux pénibles, manquent souvent de moyens propres à se procurer une instruction convenable dont ils auraient grand besoin ;

4° Des Ecoles du jour pour ces enfants qui, en raison de leur pauvreté ou de leur abandon, ne sont pas en état de fréquenter les écoles publiques ;

5° Un Hospice où soient instruits dans la science, les arts et les métiers, ces enfants qui errent dans les rues et sur les places, de quelque pays, de quelque ville ou nation qu'ils proviennent. Car beaucoup d'entr'eux se rendent à Rome dans l'espérance d'y trouver du travail et de l'argent, mais trompés dans leurs espérances, et tombant dans l'indigence, ils se trouvent en grand danger de mal faire, et par suite d'aller peupler les prisons de l'Etat.

Cet Hospice devra être capable de recevoir environ cinq cents orphelins pauvres et abandonnés, sur le modèle de l'Oratoire de Saint François de Sales déjà existant à Turin.

État de choses.

Dès l'année 1878, par l'initiative du Pontife régnant, une commission fut nommée à cet effet, composée des personnages les plus recommandables, et sous la présidence de l'Eminent.^{me} Cardinal Vicaire, dans le but d'ériger l'édifice sacré mentionné plus haut. Le terrain destiné à le recevoir acheté, on mit aussitôt la main à l'œuvre, et les travaux exécutés d'après les dessins de M. l'Ingénieur Comte VESPIGNANI, progressaient activement. Mais les moyens venant à manquer, et désireux, d'autre part, de pouvoir plus efficacement aux besoins de la jeunesse en danger, le SAINT-PÈRE jugea à propos de confier au sousigné la construction, le soin et l'administra-

tion de l'Œuvre (1). En même temps, vu le manque de ressources pécuniaires, SA SAINTETÉ l'autorisa à recourir à la charité de tous les fidèles Chrétiens.

Mode de concourir.

1° On peut concourir en espèces ou en matériaux de construction ;

2° Chacun peut venir en aide, au moyen de la prière, et en conseillant aux personnes aisées de se constituer Bienfaiteurs ;

3° Tous les Coopérateurs sont priés de faire parvenir leurs offrandes à Rome, à Son Eminence le Cardinal Raffâel Monaco La Valletta Vicaire Général de SA SAINTETÉ, ou au Prêtre François Dalmazzo - Torre de' Specchi, N° 36, Rome, ou bien encore au Prêtre Jean Bosco, à Turin ;

4° Quelques personnes désignées sous le nom de **Collecteurs**, seront envoyées et autorisées à recueillir les dons. Mais ces personnes ne pourront exercer leur pieux office qu'autant qu'elles seront munies d'un écrit, où seront notés l'objet de la quête, le nom, prénom et qualité du Collecteur, la signature du Prêtre Jean Bosco, avec le timbre portant les paroles : **Societas Salesiana - Discite a me quia mitis sum ;**

5° Sont dispensés de cette formalité, Nosseigneurs les Archevêques et Evêques, ainsi que Messieurs les Curés, et nous les prions de vouloir bien se faire Collecteurs parmi les fidèles Chrétiens, dans l'étendue du territoire soumis à leur juridiction, comme aussi d'envoyer à l'une des trois adresses indiquées ci-dessus, l'argent qu'ils auront pu recueillir ; de plus, nous leur serons très-obligés s'ils veulent bien favoriser les dits **Collecteurs** qui se présenteront à eux, munis du certificat dont ils connaissent la teneur.

Avantages pour les Donateurs et les Collecteurs.

1° Une Bénédiction spéciale du SAINT-PÈRE qui approuve et recommande la pieuse entreprise à tous ceux, qui aiment l'accroissement de notre Sainte Religion, les bonnes mœurs, le bien de la jeunesse et de toute la Société civile ;

2° L'Edifice achevé, et consacré au Culte Divin, tous les vendredis, une Messe sera célébrée au Maître Autel, accompagnée de la récitation de la Couronne du Sacré-Cœur de Jésus, avec d'autres prières particulières pour les Bienfaiteurs ;

3° Le même exercice de piété aura lieu dans les solennités du Sacré-Cœur de Jésus, de Noël, du T. Saint-Sacrement, et à chacune des fêtes des Saints Apôtres ;

4° Afin de rendre un hommage particulier à l'Auguste Mère de Dieu, et invoquer sa puissante protection sur tous nos Bienfaiteurs, tous les soirs on récitera la troisième partie du Rosaire, et l'on

(1) En conséquence de cette bienveillante disposition du SAINT-PÈRE, il a été nécessaire d'acquérir un autre terrain pour l'agrandissement de l'Eglise, la réalisation du projet d'un Hospice, des écoles et des laboratoires,

chantera les litanies ou l'*Ave Maris Stella*, suivi de la Bénédiction du S. Sacrement ; la fonction se terminera par la récitation d'un *De Profundis* et l'*Oremus* correspondant, ou par un *Pater*, *Ave* et *Requiem* pour le suffrage des Bien-faiteurs défunts ;

5° La célébration de ces Messes, ces prières et exercices de piété auront lieu à perpétuité.

Turin, 29 Janvier 1881.

JEAN BOSCO *Prêtre.*

Lettre aux Archevêques et Evêques.

MONSEIGNEUR,

C'est avec la plus profonde vénération que j'ose supplier V. Grandeur de me venir en aide pour conduire à bonne fin une pieuse entreprise déjà commencée et instamment recommandée par le zèle et la charité du Souverain Pontife LÉON XIII.

La circulaire ci-jointe fera connaître très-clairement à Votre Grandeur l'objet de la demande que je dépose à ses pieds et la pensée de SA SAINTETÉ.

Veillez agréer la Bénédiction du SAINT-PÈRE et laissez-moi me dire avec les sentiments de la plus grande reconnaissance.

De votre Grandeur

Abbé JEAN BOSCO.

Lettre aux Journalistes.

TRÈS-HONORÉ MONSIEUR LE DIRECTEUR,

La grande estime dont votre Journal jouit à si juste titre, et le zèle avec lequel vous le dirigez, me font espérer votre appui dans une entreprise, qui se rapporte directement au bien de la Religion et de la Société Civile. Par la feuille incluse, vous pourrez connaître de quoi il s'agit.

Dans ce but je me recommande à votre bienveillance, et je vous prie de vouloir bien publier le projet en question, dans les termes que votre prudence éclairée jugera opportuns.

Pour moi je vous en ai une profonde reconnaissance, et j'adresse une prière à Dieu, afin qu'il vous conserve en très-bonne santé. J'ai l'insigne honneur de pouvoir me dire

Abbé JEAN BOSCO.

BIOGRAPHIE

de *Seur Virginie Magone, la première entre les Sœurs de Marie Auxiliatrice, morte en Amérique.*

Dans le *Bulletin* de décembre de l'année dernière, en annonçant la mort de *Seur Virginie Magone, la première entre les Sœurs de Marie Auxiliatrice, qui s'est envolée au Ciel du sol américain, nous laissons entrevoir notre désir d'en parler plus au long. C'est pourquoi nous proposons d'en donner ici une courte biographie pour l'édification de tous. D'autant plus que sa*

vie qu'elle consacra de bonne heure au Seigneur, semble bien le mériter, et surtout le grand sacrifice qu'elle sut faire à la fleur de son âge, en abandonnant tout ce qu'elle avait de plus cher sur cette terre, en s'exposant aux dangers d'un voyage de plusieurs centaines de lieues, en se rendant dans des pays lointains et inconnus, et tout cela pour avoir une plus grande facilité de gagner des âmes à son céleste Epoux.

Dans cette modeste biographie, nous intercalerons trois lettres, que cette bonne *Sœur* écrivit d'Amérique à la Supérieure générale des *Sœurs de Marie Auxiliatrice*; lettres qui, dans leur aimable simplicité, révèlent pleinement la beauté de son cœur, la jovialité et l'ingénuité de son caractère. Nous diviserons ce travail en deux parties; la première comprendra sa vie passée en Europe, et la seconde celle qui s'est écoulée, hélas! trop rapidement, en Amérique.

Puissent ces quelques pages inspirer à toutes les *Sœurs de Marie Auxiliatrice*, un détachement complet de toutes les choses créées, et un zèle ardent pour faire toujours mieux connaître, aimer et servir *Jésus-Christ, leur divin Epoux*, comme le fit leur digne *sœur*; qu'elles servent à exciter parmi toutes les *Coopératrices, les mères et les filles, une plus grande sollicitude pour gagner, elles aussi, des âmes à Dieu, selon leurs forces et leur condition; qu'elles soient enfin un stimulant à tous les Salésiens et à leurs Coopérateurs pour travailler avec plus d'activité encore à la gloire de Dieu, à l'avantage de l'Eglise, au salut de la Société civile, et ne pas se montrer inférieur à une faible et jeune fille qui a consumé sa vie dans l'exercice de ce noble apostolat.*

PREMIÈRE PARTIE.

Sa vie passée en Europe.

Virginie Magone naquit de *Jean* et de *Catherine Saghezzi* à *Mornese*, le 30 mai 1858. Elle perdit son père à l'âge de douze ans; sa mère, douée des plus rares vertus, et d'un tendre amour pour *Jésus* dans le Sacrement de l'Autel, confia le soin de son éducation à une compagnie de jeunes filles vertueuses de ce pays, lesquelles, sous le nom de *Filles de l'Immaculée*, menaient une vie retirée, employant tous leurs efforts à éloigner du danger, et à attirer vers le bien, les jeunes filles de la paroisse. Sous l'enseignement et la direction de ces maîtresses, la jeune *Virginie* se perfectionna dans la lecture, l'écriture, le calcul et se rendit habile dans tous les travaux d'aiguille les plus délicats; se faisant encore remarquer par ses talents dans la broderie et la confection des fleurs artificielles.

Jamais aucun nuage ne s'éleva sur sa moralité. La Supérieure et tous ceux qui furent à même de bien la connaître sont persuadés que, entrée dans la maison avec le précieux trésor de son innocence, elle l'a conservé jusqu'à sa mort. Toutefois, elle se reprochait toujours un manquement dont elle s'était rendue coupable; elle s'en accusait comme d'une faute grave, et en demandait

sans cesse pardon. Et quel était ce manquement ? Un mensonge dit à la Supérieure. Dans une lettre écrite d'Amérique, nous la verrons en demander encore humblement pardon. C'est là, on en conviendra une preuve bien certaine de son extrême délicatesse de conscience, et d'une crainte de Dieu bien fondée, laquelle lui aura servi de préservatif contre d'autres fautes plus graves.

Sa piété envers Dieu et envers la Sainte Vierge était remarquable et des plus tendres. Des oraisons jaculatoires enflammées montaient très-souvent de son cœur à ses lèvres, mais celle qui lui plaisait le plus était cette jaculatoire si familière à la Bienheureuse Catherine de Racconigi : *Jesus spes mea* : Jésus mon espérance ; et à l'exemple de cette illustre vierge, dont elle avait lu la vie, elle aurait voulu voir imprimées dans son cœur ces douces paroles. Un jour, après avoir lu, sans doute, ou entendu raconter ce qu'avaient fait sainte Jeanne-Françoise de Chantal et la bienheureuse Marguerite Alacoque, elle demanda à son Directeur, qu'il voulût bien lui permettre de tracer sur son bras, à l'aide d'une épingle ou avec la pointe de ses ciseaux, le tendre nom de Jésus, qui servit constamment à lui rappeler qu'elle était toute à lui. Cette autorisation ne lui ayant pas été accordée, elle s'en dédommagea en rendant plus fréquentes ses affectueuses et ardentes aspirations. Suivant une louable pratique, introduite, dès l'origine, dans l'Institut de Marie Auxiliatrice, Sœur Virginie, en compagnie de ses sœurs, qu'elle fût en récréation, ou dans la salle de travail, avait coutume de soulager sa tendre piété par de pieuses aspirations et de saintes maximes, au moyen desquelles elle se rappelait à elle-même, et rappelait aux autres, la présence de Dieu, la brièveté de la vie, le néant des biens du monde et les éternelles joies du Paradis. On peut dire que le cri de *Vive Jésus, Vive Marie* était le miel de sa bouche, le chant le plus suave, le plus harmonieux à ses oreilles, parcequ'elle le répétait des centaines de fois, durant le jour, et ne s'en rassasiait jamais.

Que dirons-nous de sa dévotion au T. Saint Sacrement ? La plus grande faveur qu'on pût lui faire, c'était de la charger de balayer l'Eglise, d'épousseter les banes, d'orner l'autel, ou de tout autre emploi près de Jésus dans le tabernacle. Mais il serait impossible de dépeindre sa joie et son bonheur, lorsqu'elle recevait son Dieu dans la sainte Communion, ce qu'elle faisait à peu près tous les jours. Elle apportait dans l'accomplissement de cet acte un tel recueillement, et les sentiments de tendre piété qui l'animaient alors étaient tels qu'on l'aurait prise pour un ange, sous une forme humaine. Et cette dévotion ne se démentit jamais. Dans une lettre qu'elle écrivait d'Amérique, parlant de la maison des Sœurs que le vent menaçait de renverser, elle s'exprimait ainsi : « Toutefois ce qui nous console, c'est la pensée que si la maison vient à tomber, nous resterons ensevelies sous les ruines avec Jésus ; nous nous trouverons très-bien dans sa compagnie, et nous irons ensemble dans le Paradis. » Il ne faut donc pas s'étonner qu'une fille de mœurs aussi candi-

des, et douée d'une si rare piété, fût choisie pour contracter les mystiques noces avec l'Époux céleste.

Disons en passant quelques mots sur l'origine de l'Institut des Sœurs de Marie Auxiliatrice, dont notre Virginie fut une des premières.

En 1862, un vertueux prêtre de Mornese, nommé Dom Dominique Pestarino, désireux d'employer utilement sa vie et son patrimoine, se transporta à Turin, et se rendait chez D. Bosco, s'offrant à lui comme un inférieur à son propre Supérieur. Après quoi, il donnait son nom pour être inscrit à la Pieuse Société de Saint François de Sales ; mais Dom Bosco, vu le grand bien que cet ecclésiastique faisait dans le siècle, exigea qu'il continuât de vivre dans sa patrie. L'intention de ce prêtre zélé était d'établir dans son pays quelque œuvre d'utilité publique. Pour ce motif, et avec l'assentiment de D. Bosco, auquel il se soumettait en tout, il jeta les fondements d'un édifice destiné à l'éducation de la jeunesse. Les travaux terminés, chacun opinait pour qu'on en fît un collège à l'usage des garçons ; mais Dieu qui avait d'autres vues, permit que ce projet rencontrât de si grandes difficultés qu'on dut y renoncer pour le moment.

A cette époque, Dom Bosco, qui avait déjà ouvert, en plusieurs endroits, des Collèges et des Oratoires, où les jeunes gens pussent recevoir une éducation chrétienne, recevait, de divers points, des demandes pressantes pour qu'il voulût bien pourvoir également au bien-être moral et religieux des jeunes filles. Après y avoir mûrement réfléchi pendant quelque temps, il en parla à Dom Pestarino, et d'un commun accord il fut décidé qu'on ferait servir la nouvelle construction, non plus à un Collège pour les jeunes garçons, mais bien à un pensionnat pour les jeunes filles. Dès lors, les vertueuses Filles de l'Immaculée, dont nous avons parlé plus haut, furent invitées à en prendre possession avec les quelques élèves qu'elles instruisaient.

Mais les bonnes pensées se succèdent les unes aux autres, et si, au lieu de les rejeter, on les conserve précieusement, elles servent à former comme une admirable chaîne de grâces, avec laquelle Dieu conduit ses élus au salut éternel. Quelque temps après, alors qu'elles s'appliquaient avec tout le zèle dont elles étaient capables à élever et à instruire les enfants qui leur avaient été confiés, ces bonnes filles sentirent le besoin de se constituer en société, persuadées que, vivant sous une règle commune, elles pourraient atteindre plus facilement et plus efficacement la fin qu'elles se proposaient. Ce pieux projet venait évidemment du Ciel, et Dom Pestarino et Dom Bosco furent les instruments dont la Providence se servit pour l'effectuer. Après en avoir parlé à Monseigneur Joseph Sciandra, Evêque d'Acqui, et en avoir reçu les conseils sages et éclairés, Dom Bosco rédigea les règles du nouvel Institut, selon l'esprit de l'Eglise et les besoins des temps, n'épargnant rien pour donner vie et accroissement à cette Institution, que le Ciel faisait surgir comme par enchantement, en la remettant entre ses mains.

Tout étant disposé, et après une retraite de quelques jours, ces bonnes filles, au nombre de quatorze, prenaient l'habit religieux le 5 août 1872, et onze d'entr'elles, préparées déjà depuis longtemps, prononçaient les trois vœux de religion, pauvreté, chasteté et obéissance, avec une joie qu'il serait difficile de rendre. Ainsi commencèrent les Sœurs de Marie Auxiliatrice, dont le but est de faire pour les jeunes filles ce que les Salésiennes font pour les jeunes garçons. Bien qu'elles soient gouvernées par une Supérieure générale et régies par une règle qui leur est propre, elles dépendent néanmoins du Supérieur de la Société de Saint François de Sales; c'est en sa présence ou devant un autre prêtre délégué par lui, qu'elles font leurs vœux triennaux, ou même perpétuels, si telle est leur intention. Le Prêtre Pestarino fut leur premier Directeur (1).

Retournons maintenant à notre Virginie. La pieuse cérémonie de la prise d'habit et de la profession religieuse de ses maîtresses excita dans son cœur un violent désir de se consacrer elle aussi au Seigneur. Dès lors, elle en fit la demande à la Supérieure qui l'accueillit volontiers, et lui donna quelque temps après l'habit religieux. Elle n'avait que 15 ans; aussi, pour mieux affermir sa vocation, lui fit-on faire deux autres années d'épreuve, après lesquelles elle eut le bonheur de se lier à Jésus-Christ, d'abord pour trois ans, ensuite pour la vie.

Cet acte solennel fut toujours considéré par Sœur Virginie comme l'un des plus beaux de sa vie, et elle ne se le rappelait jamais, sans adresser à Dieu de nouvelles actions de grâces. « Je ne puis concevoir, disait-elle quelquefois, comment le Seigneur a pu me faire une si grande grâce. Combien n'y a-t-il pas dans le monde, de filles bonnes et sages! Et pourtant Jésus les y a laissées, et moi si misérable, il m'en a retirée, pour me faire son épouse. Oh! mon Jésus, combien vous avez été bon pour moi! Soyez-en à jamais béni. » Voulant ensuite témoigner toute sa gratitude à l'Auteur d'un si grand bienfait, elle s'efforça, à partir de ce jour, de lui plaire en toutes choses. Comme une abeille industrieuse, elle observait attentivement les Sœurs les plus édifiantes, puis elle prenait l'engagement de les imiter. C'est ainsi que, pour se perfectionner davantage dans la pratique de toutes les vertus, elle se montrait avide de la parole de Dieu; non contente encore de cela, elle employait tous ses petits moments de loisir à lire des livres aussi pieux qu'instructifs, pour y trouver les moyens de se faire sainte. La lecture du livre intitulé: *La vraie Epouse de Jésus-Christ*, ou *La Sainte Religieuse* du docteur saint Alphonse était son aliment de chaque jour; lecture qui lui fut d'une très-grande utilité. Nous pouvons dire sans crainte

(1) Ce prêtre si distingué, comblé de mérites pour ses œuvres de zèle et de charité, le 15 mai 1874, après avoir célébré la sainte Messe, fut frappé d'un coup d'apoplexie, qui le faisait descendre dans la tombe, à l'âge de 57 ans. Son nom est conservé dans les annales de la Congrégation Salésienne et de l'Institut de Marie Auxiliatrice; sa mémoire sera impérissable.

de nous tromper qu'on ne vit jamais fille vaniteuse mettre plus de soin à faire disparaître les taches de son visage, que n'en mit notre jeune Sœur à se corriger de ses plus légers défauts. En voici un exemple.

Dans les commencements, plus par légèreté que par vanité ou amour propre, Sœur Virginie avait l'habitude de s'excuser, toutes les fois, qu'à tort ou à raison elle recevait des observations. Voulant s'en corriger à tout prix, elle prit la résolution de ne jamais plus dire une parole pour sa justification, quand bien même elle eût eu pour elle toutes les raisons du monde; ce qui ne l'empêcha pas de retomber encore, de temps en temps, dans ce même défaut. Alors s'étant pourvue d'un petit cahier, elle y écrivit toutes les excuses qui lui échappaient le long du jour; puis, à la fin de la semaine, après en avoir reçu l'autorisation, elle les lisait en public à ses compagnes, pour en concevoir une plus grande humiliation, et par ce moyen arriver plus sûrement à un complet amendement. En voyant ses rechutes, elle était parfois tentée de se décourager; mais à peine s'en apercevait-elle qu'elle s'écriait aussitôt: *non, je ne veux point me laisser aller au découragement*. Nous n'avons pas besoin de dire que ce zèle et ces saintes industries lui permirent de devenir en peu de temps une religieuse des plus exemplaires, un vrai miroir de vertu.

En 1874, une nouvelle maison fut ouverte pour les Sœurs de Marie Auxiliatrice, près de notre Collège de Borgo S. Martino, et notre Sœur Virginie y fut envoyée avec plusieurs autres. Malgré la peine qu'elle dut éprouver à se séparer pour la première fois de sa bien-aimée Supérieure, elle s'y rendit néanmoins avec courage; la pensée qu'elle retrouverait, dans ce lieu assigné par l'obéissance, Jésus son céleste Epoux, lui rendit facile le sacrifice de la séparation. Nous ne disons rien des vertus par lesquelles elle se distingua dans sa nouvelle résidence; toutefois nous ne pouvons omettre de noter qu'ayant ouvert en ce même endroit, un petit laboratoire et un lieu de récréation aux jours de fêtes pour les jeunes filles du pays, Sœur Virginie en fut bientôt l'âme et la vie. Par ses belles manières, par sa charité toujours patiente, en conséquence de son vif désir de les rendre ou de les conserver bonnes, elle sut si bien se faire aimer de ses jeunes filles que celles-ci n'auraient jamais voulu se séparer d'elle. Elles en recevaient volontiers les avertissements, en écoutaient avec avidité les gracieux récits, et apprenaient sous sa direction de magnifiques cantiques qu'elles chantaient en l'honneur de la Sainte Vierge. On vit dès lors ces jeunes filles s'enflammer d'amour pour la vertu, et devenir un sujet d'édification pour leur famille et le pays.

Elle déployait ensuite un zèle admirable lorsqu'elle savait quelques-unes des plus grandes exposées ou s'exposant à quelque danger. Alors la bonne Sœur les prenait à part, et faisant tomber adroitement la conversation sur le sujet qui la préoccupait, elle s'ingéniait à leur donner les plus sages conseils, leur faisait de pressantes recom-

mandations qu'elle appuyait par des exemples appropriés à leur condition ; en un mot, elle savait si bien s'insinuer dans leur esprit qu'elle en obtenait tout ce qu'elle voulait. Un jour, une fille de dix-sept ans environ, qui fréquentait l'Oratoire, fut invitée par une de ses compagnes à se rendre à une fête de bal, à laquelle elle avait déjà promis d'intervenir. — Je n'y vais plus, répondit la jeune fille. — Et pourquoi ? demanda l'autre. — Parceque Sœur Virginie m'a dit de ne pas y aller, et m'a donné pour cela d'excellentes raisons. — Quelles raisons t'a-t-elle données ? — Elle m'a dit entr'autres choses, que là où l'on danse entre filles et garçons, le diable joue et rit ; que la Vierge Marie n'alla jamais au bal, et que les jeunes filles vertueuses et qui se respectent n'y vont jamais. — S'il en est ainsi reprit l'autre, je n'irai pas non plus ; — et toutes deux restèrent dans leur famille. Ce fait fut raconté au Directeur du Collège de Borgo S. Martin, par la mère d'une de ces filles, se félicitant avec lui du bien que les Sœurs faisaient à son enfant. Combien d'autres faits de ce genre seront arrivés, mais que Dieu seul connaît !

Elle avait encore grandement à cœur le salut de sa mère, d'un frère et d'une sœur qu'elle avait laissés dans le siècle. Chaque jour elle les recommandait au Seigneur, et elle ne leur écrivait jamais sans enrichir sa lettre des plus sages avis. Mais c'était surtout avec sa sœur qu'elle se montrait plus expansive, lui faisant les plus tendres recommandations. « Ma chère Florinde, lui disait-elle alors, j'aurais été bien heureuse si le Seigneur t'avait fait la même grâce qu'à moi, en te retirant de ce monde méchant ; mais puisque, d'après ce que je vois, tu ne te sens pas appelée à te consacrer à lui, patience ! Prends bien garde, au moins, de ne pas te laisser tromper par le monde ; aime la retraite ; confesse-toi souvent ; fuis les mauvaises compagnies ; en un mot, vis en bonne chrétienne, afin que, s'il ne nous est pas donné de rester ensemble sur cette terre, nous puissions nous réunir un jour dans le beau paradis. » Les exemples et les paroles de Sœur Virginie exercèrent une grande influence sur la conduite de sa sœur, et nous savons, de source certaine, que celle-ci vécut toujours en bonne jeune fille, et aujourd'hui c'est une femme des plus honorables.

Les saintes industries qu'employait Sœur Virginie pour gagner des âmes à Dieu lui méritèrent une plus grande faveur, de la part du Ciel.

En 1875 et 1876, deux groupes de Salésiens étaient partis en Mission pour l'Amérique du Sud. Arrivés dans ce pays avec l'intention de s'appliquer spécialement à l'instruction des enfants pauvres, italiens et indigènes, ils ne tardèrent pas à sentir le besoin de prendre un égal soin des jeunes filles plus ou moins abandonnées. C'est pourquoi ils en écrivirent à Dom Bosco, lequel se décida à y envoyer encore, en 1877, quelques-unes des Sœurs de Marie Auxiliatrice, choisies parmi celles qui en auraient fait spontanément la demande. Une des premières à demander d'accomplir le douloureux sacrifice, fut notre Virginie,

dont le départ fut fixé seulement à l'année suivante, 1878. Informée quelques mois avant, elle s'appliqua aussitôt à étudier la langue espagnole, et attendit avec impatience, le jour où il lui serait permis d'entreprendre avec ses compagnes, ce long et périlleux voyage.

Ce jour arriva enfin, et alors notre Sœur Virginie, comme toutes ses nouvelles compagnes, éprouva, pour la première fois, cette douleur que peut comprendre celui-là seulement qui est doué d'un cœur sensible, et qui l'a déjà éprouvée quelquefois, la douleur, voulons-nous dire, de se séparer de personnes aimées qu'on n'a plus l'espoir de revoir sur cette terre. Dans le dernier adieu et le dernier embrassement donnés à sa Supérieure, elle se sentit comme arracher le cœur. Elle pleura à chaudes larmes ; mais ses pleurs et sa douleur se calmèrent, dès que la vive émotion dont elle était saisie lui laissa le temps de réfléchir qu'elle était l'épouse de Jésus-Christ ; que son Dieu se trouvait partout, et qu'il saurait la dédommager de tous ses sacrifices par des joies inénarrables sur la terre et dans le Ciel.

C'est avec ces pensées qu'elle partit de Mornese, le 30 décembre 1878, et le premier janvier de l'année suivante elle entra dans le port de Gênes, abandonnant avec un élan admirable son pays natal qu'elle ne devait plus revoir.

Nous terminerons cette première partie en reproduisant une lettre, que nous écrivit sa Supérieure, à laquelle nous avons demandé quelques détails pour écrire cette biographie. Dans le numéro suivant nous donnerons la seconde partie qui sera formée des relations reçues d'Amérique et de trois lettres écrites de sa propre main, dont une écrite de son lit de mort.

Nizza Monferrato, 17 décembre 1880 (1).

« MONSIEUR,

« C'est avec plaisir que j'ai reçu votre bonne lettre, et me voici toute disposée à y répondre.

» Vous trouverez ci-jointes quelques lettres de notre Sœur Virginie. À mon grand regret, je n'ai pu retrouver la dernière qu'elle m'écrivit de son lit de douleur, dans laquelle elle me parlait des lys qu'elle préparait pour faire sa dernière entrée... dans le cercueil.

» Du reste, vous pouvez écrire sans crainte que Sœur Virginie fut toujours une bonne fille, pieuse, obéissante, respectueuse. Elle entra dans notre Maison en 1871, avec l'intention de vivre avec nous, retirée du monde. Bien qu'elle parle, dans une lettre, d'un désagrément qu'elle m'aurait causé, tenez pour certain que ce fut une chose de rien ; un mensonge qu'elle me dit, et qui découvert, servit à lui faire concevoir pour ce défaut une telle aversion, qu'on n'eût jamais plus l'occasion de lui faire, à cet égard, le moindre

(1) La Maison-mère de l'Institut des Sœurs de Marie Auxiliatrice, pour plus de commodité, fut transférée, en 1878, de Mornese dans la ville de Nizza Monferrato, station placée sur la ligne du chemin de fer, Alessandria-Cavallermaggiore. Une Maison d'éducation fréquentée par 70 jeunes filles environ s'y trouve annexée.

reproche. Elle prit l'habit en 1872; le 14 juin 1874, elle faisait les vœux triennaux, et le 27 août de l'année suivante, les vœux perpétuels.

» Je ne vous parlerai pas de ses vertus, parce que vous l'avez assez connue vous-même dans la maison de Borgo S. Martino; mais je puis vous assurer que son zèle pour le bien des enfants fut toujours infatigable. De plus, elle avait une admirable aptitude pour faire le catéchisme et instruire les jeunes filles pauvres, lesquelles, aussitôt qu'elles avaient appris à la connaître, s'y attachaient comme à la plus tendre des sœurs. Elle avait aussi une très-grande délicatesse de conscience, et n'éprouvait aucune peine à ouvrir son cœur à la Supérieure, comme une fille à sa propre mère.

Ce fut de Borgo S. Martino qu'elle demanda d'aller en Amérique, et sa demande fut exaucée quelque temps après, alors qu'elle s'y attendait le moins. Quand arriva le moment du départ, elle souffrit immensément de devoir abandonner les siens; mais elle fit généreusement ce sacrifice pour l'amour de Jésus.

» Ce qu'elle a fait ensuite en Amérique, les sentiments qu'elle nourrissait à l'endroit de ces peuples infortunés, au milieu desquels elle avait été envoyée, la lecture de ses lettres vous l'apprendra.

» Je termine en vous souhaitant toute espèce de biens pour les fêtes de Noël, pour une bonne fin et un bon commencement d'année. Oh! oui, que le divin Enfant Jésus vous console et vous protège, comme le désire votre pauvre et très-humble servante

Sœur MARIE MAZZARELLO.

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE S. FRANÇOIS DE SALES

CHAPITRE XXIV.

Ouverture de l'Oratoire de l'Ange Gardien — Le système métrique sur le théâtre — Exercices Spirituels à la jeunesse — Visites de Sénateurs à l'Oratoire — Dialogue.

Au Nord-Est de Turin, à quelques pas du Pô, se trouve un faubourg, appelé *Vanchiglia*, et habitée en grande partie par des gens dépourvus de ressources. A cette époque, il faisait partie de la paroisse de l'*Annunziata*, mais aujourd'hui il est compris dans celle de *Santa Giulia*, constituée depuis peu. A ce même faubourg appartenait un groupe de maisons appelé le *Moschino*, dont les locataires, et en particulier la jeunesse donnait beaucoup à faire à la police, le jour comme la nuit. Près de là, le Prêtre D. Giovanni Cocchis, alors vice-curé de la paroisse de l'*Annunziata*, avait, quelques années auparavant, fondé un Oratoire dont le but était à peu près identique au nôtre, et qui était fréquenté par des jeunes gens adultes. Ceux-ci y venaient pour s'exercer à la gymnastique, aux manœuvres militaires

et à d'autres exercices de ce genre. Entr'autres jeux, il y avait surtout le célèbre jeu du saut, et les enfants, quand ils voulaient indiquer qu'ils se rendaient à cet Oratoire, avaient coutume de dire: *Andouma ai sauit d' Don Cocchis*: Allons aux sauts de Dom Cocchis. Par ce moyen, ce charitable Prêtre les tenait éloignés des divertissements dangereux ou immoraux, et ce n'était pas peu de chose.

Mais en 1849, le dit Oratoire ou *ricreatorio*, comme on l'appelait, fut fermé. La guerre s'était rallumée, et une ardeur belliqueuse s'empara de l'esprit de tous ces jeunes gens, déjà habitués à manier le fusil et l'épée. Impatients de passer de la théorie à la pratique, et de se mesurer avec l'ennemi, ils demandèrent en grand nombre, et obtinrent de prendre part à la guerre nationale. Dans leur imagination, il se voyaient déjà couverts d'une poudre honorable; mais malheureusement, après quelques jours de marche, et avant même d'arriver sur le champ d'honneur, ils apprirent la défaite de l'armée, et en conséquence, ils durent retourner en arrière, pélemêle, souffrant, le long du chemin, la faim et d'autres privations qu'ils n'avaient pas même soupçonnées avant leur départ. Tout cela nous fut raconté par plusieurs d'entr'eux. — A ce motif s'en joignit un autre. Dom Cocchis avait donné commencement à un Hospice de bienfaisance en faveur des jeunes artisans pauvres, et dans le courant de cette même année, il en avait déjà recueilli plusieurs dans une petite maison qu'il avait prise en location. N'ayant pas de quoi les entretenir, il devait, comme notre D. Bosco, s'ingénier pour leur procurer la nourriture et le vêtement. Or cette sollicitude jointe à celles du ministère paroissial finit par l'empêcher totalement de rouvrir le dit Oratoire.

Cet établissement était donc fermé déjà depuis plusieurs mois, lorsque Dom Bosco et le Docteur Borelli, reconnaissant le grand besoin d'un tel institut dans cette partie de la ville, après s'être entendus avec Dom Cocchis, entrèrent dans le local qu'il avait loué lui-même à cet effet, et avec l'approbation de Monseigneur Franson, rouvrirent le dit Oratoire sous le patronage de l'Ange Gardien. La réouverture s'en fit au commencement d'octobre, vers la fête des Saints Anges Gardiens.

La direction en fut d'abord confiée au Docteur Carpano, transféré de l'Oratoire de Saint Louis. Après lui vint le Docteur Giovanni Vola, puis le Docteur Roberto Murialdo. Ce prêtre zélé et pieux de Turin, aidé de son digne cousin, le Docteur Leonardo, et des catéchistes que Dom Bosco lui envoyait chaque dimanche, resta plusieurs années dans sa charge difficile et pénible. Par ses conseils et sa bourse, il contribua puissamment à la prospérité de cet établissement. Le nombre des jeunes gens s'élevait souvent jusqu'à 300, et quelquefois jusqu'à quatre cents; de façon qu'au bout de quelque temps, on se vit dans la nécessité d'agrandir la Chapelle. Pour les fonctions religieuses et les pratiques de piété, comme pour les jeux et les moyens d'émulation, on adopta l'hoiraire, la méthode et le règlement qui réussis-

saient si bien dans les Oratoires de S. François et de Saint Louis, dont il fut considéré comme le frère.

L'Oratoire de l'Ange Gardien subsista dans ce même site et sous la haute direction de D. Bosco jusqu'à l'année 1866. Cette année-là, on érigea la nouvelle paroisse de *Santa Giulia*, dont l'Eglise fut construite presque toute entière aux frais de la Marquise Giulia de Barolo. Cette bienfaitrice et riche dame, en fondant cette paroisse, avait mis cette clause dans son testament : qu'à l'Eglise serait joint un Oratoire où l'on recevrait les jeunes gens, dans le temps du carême et les jours de fêtes. Quand cet établissement fut ouvert, Dom Bosco reconnaissant qu'il suffisait aux besoins de la paroisse, ferma l'ancien et en envoya les Prêtres et les Clercs à l'Oratoire de Saint Joseph, dans le Bourg S. Salvatio, où le besoin s'en faisait plus vivement sentir.

Parlons maintenant de notre représentation théâtrale qui excita, à cette époque, une si grande rumeur dans la ville de Turin.

D'après un édit royal du onze septembre 1845, le système métrique-décimal devait entrer en vigueur au mois de janvier 1850, tandis que les poids et les mesures dont on s'était servi jusque-là devait tout à fait cesser d'avoir cours. Afin de préparer les populations à recevoir et à apprécier cette innovation, le gouvernement fit de très-bonne heure distribuer, dans toutes les communes, des tableaux synoptiques des nouveaux poids et des nouvelles mesures, et publier de petits opuscules, qui en donnaient une explication claire et facile ; il s'adressa aux maîtres des écoles communales, les invitant à donner tous leurs soins au nouvel enseignement ; il fit appel aux maires, pour qu'ils établissent des écoles du soir et du dimanche en faveur de la classe laborieuse et ignorante. Mais n'étant pas encore sûr du succès, dans le courant de cette même année, par l'intermédiaire du Ministre de l'Agriculture et du Commerce, il écrivit et adressa dans le même but une circulaire aux Evêques du royaume. Dans cette circulaire, le Ministre les pria de vouloir bien exhorter les Curés de leurs Diocèses respectifs, à prêter leur puissante coopération pour atteindre le but indiqué, en instruisant convenablement les populations confiées à leurs soins, cherchant à en détruire les préjugés trop enracinés, à en modifier les habitudes invétérées, afin que l'introduction du nouveau système n'eût pas à faire de mécontents, ni à donner lieu à des fraudes et à des supercheries. Les Prélats acceptèrent volontiers l'invitation du gouvernement, toujours prêts à prêter leur concours, quand il s'agit de procurer le bien de l'Eglise et de l'état. L'Evêque d'Asti, Monseigneur Philippe Artico, écrivit une belle circulaire à ce sujet.

« Ne vous étonnez point, disait-il entr'autres choses à ses Curés, ne vous étonnez point que l'Evêque vous adresse une instruction qui semble se rapporter plutôt à l'économie politique qu'au ministère apostolique. Notre divin Maître, dans les paraboles de son Evangile, se compare à un Maître de maison, à un Chef de famille, à un Cultivateur d'une vigne, à un

Roi qui distribua ses propres talents pour les faire fructifier, et il encouragea même si bien l'industrie et le commerce, qu'il condamna le serviteur infidèle, parce qu'il avait enfoui le talent qui lui avait été confié.... En plusieurs endroits des Saintes Ecritures vous trouverez recommandée et louée la juste uniformité des poids et des mesures. Et pour vous en citer quelques-uns, je vous invite à lire dans le Deutéronome, ces paroles : — *Tu n'auras qu'un seul poids juste et vrai ; et tu ne conserveras près de toi qu'une seule et exacte mesure.* Dans les Proverbes : — *Dieu a en abomination divers poids et une mesure trompeuse.* Dans l'Ecclesiastique : — *Qu'il y ait égalité de mesure et de poids.....* (1). Ne croyez pas, ô Vénérables Frères, qu'en s'appliquant à de semblables études et à de tels enseignements, pour instruire les ignorants et les préserver de la fraude, on fasse une chose peu conforme à la dignité du Prêtre, alors surtout que celui-ci satisfait à toutes les autres obligations du ministère sacré, et rejette loin de lui tout ce qui ressemble à un métier profane exercé en vue d'un sordide intérêt ; car nous lisons dans l'Ancien Testament que David avait ordonné aux Lévites d'exercer une grande vigilance *sur chaque poids et chaque mesure....* (2). Je vous invite donc au nom même du Ministre de Sa Majesté, à vous entendre avec les maîtres des écoles communales pour l'établissement des écoles du soir et du dimanche, profitant particulièrement des heures, où les offices divins terminés, chaque individu peut commodément assister aux leçons qui se donneront ; et là où manquera l'instituteur, je vous prie d'y suppléer par votre zèle et votre religieuse sollicitude. »

Ainsi parlait ce digne Prélat, et à peu de chose près, tous les autres Evêques du royaume.

Les Curés ne manquèrent pas de seconder les sages exhortations de leurs premiers Pasteurs. Dom Bosco, de son côté, comme nous l'avons déjà fait remarquer en passant, désirant vivement que nous fussions instruits de bonne heure sur cette partie, avait déjà introduit dans nos classes, l'enseignement du système métrique, plusieurs années avant qu'on le rendit obligatoire, et avait publié un petit traité sur la matière d'une intelligence facile. Non content encore de cela, il imagina, cette même année, un autre moyen des plus efficaces pour notre instruction, voulant, pour ainsi dire, nous faire passer la nouvelle science dans le sang et dans la moelle. Il écrivit à cet effet, et nous fit réciter sur le théâtre, une comédie, divisée en trois actes, intitulée : *Le système métrique-décimal*. Nous regrettons en vérité de n'avoir pu retrouver aucune trace de cet important travail ; mais nous nous rappelons en général que la scène représentait un marché, où figuraient plusieurs vendeurs et acheteurs. Ceux-ci, ignorant que les nouveaux poids et les nouvelles mesures fussent obligatoires, ou plutôt

(1) Deut., chap. xxv, 15. — Prov., xx, 25 — Ecclesiastique, XLII, 4.

(2) Paral., XXIII, 29.

n'en voulant rien savoir, demandaient d'acheter d'après l'ancien système. Le vendeur, qui connaissait les ordres donnés et reçus, faisait observer que ces anciennes mesures étaient abolies, et l'acheteur de crier à la nouveauté, à la supercherie, au mensonge. Quelquefois, les deux contractants s'échauffaient l'un à persuader, l'autre à ne pas se laisser persuader; jusqu'à ce que, par sa patience et son calme, le premier réussissait à faire entrer son raisonnement dans la tête du second, qui comprenant l'utilité du nouveau système, la différence entre l'un et l'autre poids, l'une et l'autre mesure, finissait enfin par acheter tranquillement et s'en retournait instruit et convaincu. Une autre fois la scène représentait un pauvre ouvrier, aux idées confuses, lequel, rencontrant un compagnon, ou son ancien maître, le priait de l'instruire sur ce point, et son désir était satisfait. De cette façon, on fit accepter les poids, relevant la différence qui courait entre l'once et l'hecto, la livre et le kilo, entre le *rubbo* et le myriagramme. On passa ensuite aux mesures linéaires, montrant en quoi différait le *raso* et le mètre; puis aux mesures de capacité, parlant du bocal et du litre, de la *brenta* et de l'hectolitre, et ainsi du reste. D. Bosco avait si bien su entrelacer les faits et les épisodes, mettre sur les lèvres des interlocuteurs, des demandes et des réponses tellement spirituelles et aimables que cette matière si aride par elle-même, devint un divertissement des plus amusants. La scène de la *brenta*, du litre et de l'hectolitre nous fit éclater de rire; aujourd'hui encore, quand nous y pensons, nous ne pouvons nous empêcher de rire. Parmi les personnes honorables qui assistèrent à cette représentation, se trouvait le célèbre Abbé Ferdinand Aporti, lequel emporta de cette comédie une si bonne impression, qu'il dit en sortant: « Dom Bosco ne pouvait imaginer un moyen plus efficace, pour populariser le système métrique-décimal; on l'apprend en riant » (1).

Des mathématiques et du temps, notre Directeur savait nous faire passer aux sublimes considérations de l'âme et de l'éternité. Les fruits si nombreux et si consolants, que les Exercices Spirituels avaient produits en nous, animèrent Dom Bosco à les renouveler, non seulement à l'a-

vantage des jeunes gens de l'Hospice, mais encore de tous ceux qui fréquentaient les trois Oratoires, et de toute la jeunesse de Turin, si tel était son plaisir. Dans ce but, au lieu de les faire donner dans la chapelle de notre Oratoire, trop étroite et éloignée du centre de la ville, après en avoir parlé à qui il convenait, il choisit l'Eglise de la Confrérie de la Miséricorde plus commode et plus grande. L'autorisation obtenue, en même temps que les plus vifs encouragements de la part de l'autorité ecclésiastique, Dom Bosco donna, le dimanche suivant, qui était le III de l'Avent, 16 décembre, et fit donner des avis en conséquence; après quoi, il annonça le jour de l'ouverture et l'heure des fonctions religieuses, recommandant vivement que tous y prissent part. « En mon nom, nous dit-il, priez vos parents et vos maîtres, qu'ils aient la bonté de vous laisser libres, si c'est nécessaire, quelques heures du jour, afin que vous puissiez y intervenir commodément. De votre côté, promettez-leur que vous les dédommerez de cette perte de temps matérielle, par une plus grande diligence et une plus grande ponctualité dans vos devoirs. »

Pour s'assurer l'intervention d'un plus grand nombre de jeunes ouvriers, les Exercices furent fixés à la dernière semaine de l'année, semaine où se rencontrent les fêtes les plus chères, et généralement encore observées; on établit un horaire tel qu'il pût causer le moins de dommage possible aux patrons (1); il fut affiché à la porte des Eglises de Turin, et dans le même temps, on envoya dans plusieurs maisons et laboratoires un imprimé en forme d'*Avis Sacré*, dont les expressions révèlent toute l'ardeur d'un jeune Prêtre, de l'Ami sincère de la jeunesse. Nous avons eu entre les mains une copie de cet *Avis*, et nous le reproduisons ici comme un document, un échantillon propres à donner une idée de la manière dont écrivait Dom Bosco, à cette époque.

« La portion de la Société humaine, sur laquelle reposent les espérances du présent et de l'avenir, la portion digne des soins les plus attentifs, est, sans contredit, la Jeunesse.

» Celle-ci, sagement élevée, on aura l'ordre et la moralité; dans le cas contraire, vice et désordre.

» La Religion seule est capable de commencer et d'accomplir la grande œuvre d'une vraie éducation.

» Aujourd'hui, attendu la difficulté des temps, et les efforts des méchants pour insinuer leurs maximes dangereuses dans l'esprit volage de la Jeunesse; pour satisfaire aux désirs des parents, des maîtres de magasins, et des patrons de bou-

(1) Nous nous rappelons à ce propos un épisode qui nous fait encore rire maintenant. Un des acteurs, le jeune Hyacinthe Arnaud, remplissait le rôle d'acheteur attaché aux anciennes mesures de capacité, et paraissait sur la scène avec une *brenta* sur les épaules. Ayant déposé son récipient et s'y tenant appuyé, il devait à un certain moment adresser cette demande à son interlocuteur: *quelle quantité contient le litre?* Mais les paroles ne venant pas assez vite pour exprimer sa pensée, et de plus, ayant quitté la position qu'il aurait dû conserver, le souffleur les lui rappela à voix basse, et en même temps l'avertit qu'il eût à reprendre sa première attitude, lui disant: *reste appuyé à la brenta*. Alors ce bon jeune homme, sans doute un peu confus, ne fit attention qu'aux paroles qui lui étaient suggérées et se mit à crier: *Oh! comme le litre est grand! reste appuyé à la brenta*. A cette sortie, un éclat de rire retentit dans tout le parterre; le souffleur n'en pouvait plus; son interlocuteur faisait des efforts héroïques pour garder son sérieux, et l'on dut laisser passer quelques minutes avant de pouvoir reprendre la scène interrompue un moment.

(1) L'horaire était celui-ci: Jours de semaine. Matin: 5 h. 1/2 la s. Messe; 6 h. *Veni Creator*, Méditation, *Miserere*; midi, Messe, chant du cantique: *Pardon, mon doux Jesus*. Dialogue. — Soir: 8 h., Instruction, Cantique: *Nous sommes les fils de Marie*; 7 h., *Veni Creator*, Méditation, Litanies de la Sainte Vierge, et Bénédiction du T. Saint Sacrement. Jours de fêtes. Matin: comme dans les jours de semaine. — Soir, 5 h., Instruction, Cantique: *Nous sommes les fils de Marie*; 6 h., *Veni Creator*, Méditation, Litanies et Bénédiction comme les jours de semaine.

tiques, on a pensé de donner une série d'Exercices Spirituels aux jeunes gens, dans l'église de la respectable Confrérie de la Miséricorde, laquelle a bien voulu nous prêter dans cette circonstance un généreux concours.

» Pères et mères, patrons et maîtres de fabrique et de négoce, qui avez à cœur le bien-être présent et futur des jeunes gens, que la divine Providence vous a confiés, vous pouvez grandement contribuer à leur félicité en les y envoyant et en les encourageant à y intervenir. Le Seigneur ne manquera pas de vous récompenser pour ces intervalles de temps que, par hasard, vous aurez dû sacrifier, pour atteindre un but si saint et si légitime.

» Jeunes gens, mes bien-aimés jeunes gens, délices et pupille de l'œil divin, ne regrettez pas d'avoir à supporter les désagréments de la saison, pour procurer à vos âmes un bien dont vous ressentirez toute votre vie. Le Seigneur, en vous appelant à écouter sa sainte parole, vous offre une occasion favorable de recevoir ses grâces et ses bénédictions. Profitez-en. Heureux, si, dès votre jeune âge, vous vous habituez à observer la loi de Dieu : *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua* (Gérém.) »

Dès l'ouverture qui eut lieu dans la soirée du 22 décembre, l'église de la Miséricorde était remplie de jeunes gens, presque tous artisans. Un des prédicateurs fut le chanoine Borsarelli, appelé, depuis quelques années à jouir du repos éternel; homme doué d'une parole claire et enjouée qui était comprise des moins instruits et des plus ignorants, sachant, en même temps, se captiver l'attention des plus récalcitrants et des plus dissipés. Nous ne nous rappelons plus quels furent les autres prédicateurs, mais ce dont nous nous souvenons encore, c'est que ces Exercices obtinrent le plus heureux résultat. Malgré la rigueur de la saison, on voyait, dès le matin, de bonne heure, plusieurs centaines de jeunes gens suspendus aux lèvres du prédicateur; mais c'est surtout au dialogue qui avait lieu à midi, à l'instruction et à la méditation du soir, que le nombre en était incalculable. Dans les derniers jours, les confessionnaux de plusieurs Prêtres étaient littéralement assiégés; et le jour de la clôture, la communion générale fut plus nombreuse qu'on n'aurait jamais osé l'espérer, et faite avec une dévotion et une solennité qui ne laissait rien à désirer. Aussi les parents et les maîtres applaudissaient-ils à l'heureuse pensée qui avait dicté ces exercices, et faisaient-ils des vœux, pour qu'ils se répétassent, chaque année. Aujourd'hui encore cette pratique qui a produit de si heureux résultats, se continue, grâce aux soins et au zèle d'une pieuse Société Catholique de Turin, particulièrement à l'occasion des Pâques. Louange aux dignes associés; un applaudissement bien mérité aux vrais amis de la Jeunesse.

On comprend aisément que tout ce que nous venons de rapporter, servit puissamment à donner, à notre Oratoire, une plus grande considération. On en parlait beaucoup à Turin, et une fois passées les premières appréhensions que nous

avaient fait concevoir le Maire et d'autres Autorités de la ville, tous l'estimaient et en disaient du bien. Chacun le jugeant d'après les faits, le regardaient comme le moyen le plus propre à éloigner de la prison, tant de jeunes gens, en faisant de bons chrétiens et d'honnêtes citoyens; car les résultats obtenus étaient manifestes à tous et il était impossible de les nier. D'après l'opinion publique, des relations particulières et ensuite un vote du Sénat, le Gouvernement lui-même fut amené à s'intéresser à nous. A cette époque, une personne bienveillante, dont nous ignorons le nom, à l'insu de Dom Bosco, mais à son nom, adressa, par l'intermédiaire de la Chambre Haute, une pétition au Ministère Public, à l'effet d'en obtenir un secours en notre faveur. Le Sénat, toutefois, avant de prendre une délibération, et de recommander la chose au gouvernement, voulut prendre de plus minutieuses informations. C'est pourquoi, il nomma une commission chargée de nous visiter, de s'informer et ensuite de faire un rapport. Cette commission était composée de trois Sénateurs, le Comte Frédéric Sclopis (1), le Marquis Ignace Pallavicini et le Comte Louis de Collegno.

En conséquence de la haute mission dont ils avaient été chargés, ces trois honorables Messieurs se rendirent à notre Oratoire de Valdocco dans l'après-midi d'un jour de fête. C'était environ deux heures, et plus de 500 jeunes gens, au jeu fort de la récréation, occupés ceux-ci à un jeu, ceux-là à un autre, présentaient à l'observateur attentif un spectacle des plus agréables. En voyant une si grande foule de jeunes gens réunis ensemble, les uns courant, les autres sautant, ceux-ci faisant de la gymnastique, ceux-là marchant, montés sur des échasses, assistés de plusieurs Prêtres et laïques, ces Messieurs restèrent stupéfaits. Au bout de quelques instants, le Comte Sclopis s'écria :

— Quel beau spectacle ! — Beau en vérité, répondit le marquis Pallavicini. — Heureuse ville de Turin, ajouta le Comte de Collegno, heureuse ville de Turin, si, dans son sein, pouvait surgir plusieurs de ces établissements. — Alors nos yeux, reprit le Comte Sclopis, ne seraient pas aussi souvent blessés à la vue d'une jeunesse dépravée,

(1) Nommer le Comte Sclopis, c'est nommer un des plus illustres Patriciens piémontais. Magistrat de la plus grande intégrité, fidèle Conseiller de la Couronne, Président du Sénat, Arbitre de la paix entre les deux grandes puissances maritimes, l'Angleterre et les Etats-Unis, dans la difficile question de l'Alabama; homme enfin dont le bruit de sa réputation remplissait le monde, et dans le même temps animé des sentiments les plus religieux et les plus catholiques. Alors que son nom était honoré et applaudi dans les deux hémisphères, alors qu'il lui arrivait des félicitations de tous les pays, des télégrammes de toutes les nations, pour l'heureuse réussite de cette importante affaire, il est beau de voir cet éminent personnage en attribuer tout le succès au Père des lumières, et écrire, le 17 septembre 1872, dans le livre de ses *souvenirs*, ces paroles entr'autres : « Nous revenons de Genève, après avoir éprouvé tous les effets de votre bénédiction, ô Seigneur... Un sentiment de profonde gratitude me lie à vous, mon Dieu. » Voir, *Carattere e Religiosità del Conte Federico Sclopis*; petit opuscule précieux écrit par un autre célèbre et illustre Patricien de Turin, le baron Antoine Manno — Turin 1880.

qui, dans les jours de fêtes, parcourt les rues et les places, croissant dans l'ignorance et dans le vice.

Dom Bosco, qui se trouvait dans un cercle de jeunes gens, à peine eut-il aperçu ces trois Messieurs, qui lui étaient inconnus, qu'il s'en approcha. Après les premiers compliments d'usage, eut lieu entr'eux un petit dialogue, que nous avons pu, aidé de celui-ci et de celui-là, nous rappeler, au moins, quant à la substance.

Sclopis. — Nous regardions étonnés, le spectacle de tant de jeunes gens réunis ensemble, et se livrant aux plus gais divertissements, spectacle aussi rare que divertissant. Nous savons que l'âme de tout ce petit monde est le Prêtre Dom Bosco. Voulez-vous nous faire le plaisir de nous présenter à lui.

Dom Bosco. — Messieurs, il est devant vous, c'est moi qui suis le pauvre Dom Bosco.

Sclopis. — Je suis enchanté de faire votre connaissance; car depuis longtemps Dom Bosco m'est connu de réputation.

D. B. — Je dois ma réputation, non pas à mes mérites, mais à la langue de mes jeunes gens.

Pallavicini. — Et ceux-ci sont des juges très-compétents et tout à fait véridiques, car *ex ore infantium*, comme dit le prophète, *perfectisti laudem*.

Sclopis. — La connaissance de votre œuvre est arrivée jusqu'à la chambre du Sénat, et la haute Assemblée s'est chargée de recueillir les plus exactes informations pour en référer ensuite à qui de droit. Je suis le comte Sclopis; celui-ci est M. le Marquis Pallavicini; cet autre M. le comte de Collegno.

D. B. — Ce pauvre institut a eu jusqu'ici de nombreuses et bien chères visites, mais celle-ci sera certainement comptée parmi les plus précieuses. Demandez-moi ce qu'il vous plaira, et je serai heureux de vous satisfaire en tout ce que je pourrai.

Sclopis. — Quel est le but de cette œuvre?

D. B. — Le but est de recueillir, les jours de fêtes, le plus grand nombre de jeunes gens, lesquels, négligés de leurs parents ou abandonnés, ou étrangers, ne manqueraient pas, au lieu d'assister aux cérémonies religieuses et au Catéchisme, d'aller faire les vagabonds et les polissons dans les rues de la ville. Ici au contraire, attirés par l'amour du jeu, non moins que par les petits présents qu'on leur fait de temps en temps, et les bons procédés qu'on emploie à leur égard, ils passent une partie de leur temps à se divertir sous les yeux de plusieurs surveillants. Ensuite le matin, ils ont la commodité de s'approcher des Sacraments, d'entendre la Messe et un petit sermon approprié à leur condition; l'après-midi, après quelques heures d'une honnête récréation, ils se réunissent dans la chapelle pour le Catéchisme, le chant des Vêpres, l'instruction et la Bénédiction. En un mot; le but est de réunir les jeunes gens pour les rendre honnêtes citoyens, en en faisant de bons chrétiens.

Pallavicini. — Noble fin. Il serait à souhai-

ter que de pareils instituts se multipliasent dans cette ville.

D. B. — Grâce à Dieu, en 1847, il s'en est ouvert un semblable, près de la villa royale, au Valentin, et un troisième a été inauguré tout récemment dans le faubourg de Vanchiglia.

Collegno. — Très-bien! Très-bien!

Sclopis. — Quel est le nombre approximatif des jeunes gens qui fréquentent ce lieu?

D. B. On en compte, chaque dimanche, à peu près 500, et souvent plus encore. Chacun des autres Oratoires en réunit à peu près autant.

Coll. — En moyenne, ce sont donc environ 1500 jeunes gens de cette ville, qu'une main sage et prévoyante recueille, et qui, par le moyen de la Religion, sont remis sur le chemin de la moralité et de l'honneur? C'est un grand bienfait pour cette métropole; c'est un grand soutien pour notre gouvernement.

Pall. — Quand avez-vous commencé cette institution?

D. B. — Je commençai, dès 1841, à recueillir quelques enfants des plus ignorants, et dont la condition exigeait une sollicitude particulière; et j'y fus poussé après avoir acquis la conviction que plusieurs, bien qu'un peu libertins, n'étaient cependant pas méchants, mais abandonnés à eux-mêmes, ils se seraient infailliblement perdus, et seraient allés finir dans les prisons.

Sclopis. — L'œuvre est vraiment philanthropique et d'une grande importance sociale. Ce sont de telles œuvres que le gouvernement doit encourager et soutenir. Et pour votre consolation, je vous dirai que l'Intendance et toute la Famille Royale apprécient cette œuvre et lui donneront leur appui.

Coll. — Quels moyens employez-vous pour moraliser et tenir en ordre une si grande multitude de jeunes gens?

D. B. L'instruction, la charité, la patience, la longanimité sont les seuls moyens. Que l'amour prévale sur le bâton; qu'il règne même seul.

Pall. — Nous aurions besoin que cette méthode fût suivie dans beaucoup d'autres instituts et spécialement dans nos pénitenciers. Dès lors, on pourrait diminuer le nombre des gardiens et des gendarmes; et ce qui vaut mieux encore, on formerait à la vertu le cœur de tant de reclus, qui, après des années et des années de punition, en sortent plus mauvais qu'ils n'y étaient entrés.

Sclopis. — Ces enfants sont-ils tous de cette ville?

D. B. — Non, Monsieur le Comte; plusieurs d'entr'eux sont des environs de Biella, de Verceil, de Novare et des autres provinces du Royaume; quelques-uns sont de Milan, de Côme et même de la Suisse. Venus dans cette capitale pour y chercher du travail, loin des regards de leurs parents, ils seraient exposés au danger évident de devenir de mauvais chrétiens.

Sclopis. — Ajoutez encore; et de mauvais citoyens qui ne tarderaient pas à donner beaucoup à faire à la police et au gouvernement lui-même.

Après cela, le comte interrogea un petit garçon de douze ans environ, qui se trouvait alors tout près de lui. — Et toi comment t'appelles-tu? — Je m'appelle Joseph Vanzino — De quel

pays es-tu? — De Vârese. — Quel métier fais-tu? — Le sculpteur. — As-tu encore tes parents? — Mon père est mort. — Et ta mère?

A cette demande, l'enfant baissa les yeux, pencha la tête, et tout honteux garda le silence. — Dis-moi, répliqua le Comte Sclopis, as-tu encore ta mère? Peut-être est-elle morte elle aussi? Parle, mon ami.

Alors le pauvre enfant, d'une voix faible et émue répondit : — Ma mère est en prison. Et de grosses larmes coulèrent le long de ses joues. A cette vue, le Comte Sclopis, ses deux collègues et Dom Bosco furent attendris au point de ne pouvoir continuer leur entretien, et une furtive larme vint mouiller leurs paupières. Après un instant de silence, le bon M. Sclopis reprit la conversation et dit : — Pauvre enfant ; tu me fais compassion ; mais ce soir où iras-tu dormir? — Jusqu'à présent j'ai dormi dans la maison de mon patron, répondit l'enfant en essuyant ses pleurs ; mais aujourd'hui Dom Bosco m'a promis de me prendre près de lui, et de m'admettre au nombre des jeunes gens de l'Hospice — Comment, demanda ici M. le Comte Sclopis, s'adressant à Dom Bosco ; outre l'Oratoire des jours de fêtes, vous tenez encore un Hospice?

D. B. — J'ai dû céder à la nécessité ; et actuellement j'en loge une trentaine, la plupart orphelins, ou jeunes gens des plus abandonnés. Ils mangent et dorment dans cette petite maison, et vont travailler en ville, les uns dans une boutique, les autres dans une autre.

Pall. — Ce sont bien là les miracles de la charité catholique.

Coll. — Mais où prenez-vous les moyens pour soutenir cette maison de refuge? Car trente jeunes bouches absorbent une assez grande quantité de pain.

D. B. — Procurer la nourriture et le vêtement à mes chers enfants, est certainement une tâche quelquefois bien difficile, et souvent, je dois mettre mon esprit à la torture pour arriver à vaincre ces difficultés ; car le plus grand nombre d'entr'eux ne gagnent encore rien, et la solde des autres est si peu de chose, qu'elle ne suffit pas même à les chauffer et à les vêtir. Mais à dire vrai, jusqu'ici la divine Providence ne m'a encore jamais fait défaut ; bien plus, j'ai même confiance que Dieu se montrera large de ses faveurs à l'avenir, attendu que mon désir est d'avoir un local plus vaste pour accroître le nombre de mes jeunes gens sans asile (1).

UN HABIT TOUT FAIT.

Nous nous préparions à écrire un article, pour notre *Bulletin*, extrait d'une relation qui nous était parvenue tout récemment sur la fête de Saint François de Sales et sur la Conférence faite

(1) Dans le prochain numéro, nous donnerons la suite de cette conversation que l'abondance des matières nous oblige d'interrompre.

aux Coopérateurs résidant à Marseille, quand nous eûmes la satisfaction de lire dans les colonnes de l'*Unità Cattolica*, un article sur le même sujet. Après l'avoir lu : Bon ! nous écriâmes-nous : *Voilà un habit tout fait*. Nous croyons donc devoir lui donner la préférence, d'autant plus que nous ne saurions faire mieux.

Marseille, 19 février 1881.

« Pour se convaincre que les sentiments religieux de nos Pères ne sont point encore éteints parmi nous, il aurait suffi de se trouver cette semaine dans la rue *Beaujour*. Vous savez déjà que, dans cette partie la plus élevée de notre ville existe un Institut de votre Dom Bosco, homme vraiment suscité par la Providence. Ouverte, il n'y a pas encore trois ans, cette Maison a déjà pris un tel développement, qu'elle a pu recueillir aujourd'hui, à peu près deux cents jeunes gens des plus abandonnés de la ville, et donner l'instruction religieuse et littéraire à un grand nombre d'externes.

» Dans la nouvelle chapelle de cet Institut, qu'on appelle Oratoire de Saint Léon, en signe d'hommage au Souverain Pontife régnant, se sont célébrées des fêtes solennelles, le 16 et le 17 de ce mois, fêtes que les Marseillais n'oublieront jamais. Dom Bosco se trouvait ici depuis quelques jours, venu pour voir encore une fois, ses Missionnaires, qui, dans leur voyage pour l'Amérique, devaient s'arrêter quelques heures à Marseille, et aussi pour visiter cette Maison, qui est destinée à devenir une des plus importantes et des plus utiles pour la jeunesse délaissée. On profita de cette heureuse circonstance pour célébrer la fête de Saint François de Sales.

» Dans la matinée de mercredi (16), Sa Grandeur, Monseigneur Robert, notre bien-aimé Evêque, célébra la Messe, distribua la communion non seulement aux jeunes gens, mais encore à un nombre considérable de Messieurs et de Dames, et dans un discours plein des sentiments les plus affectueux, Elle excita tous ses auditeurs à la dévotion envers Saint François de Sales. Tous les cœurs en furent profondément touchés, et se sentirent animés d'un tendre amour pour notre aimable Protecteur. La Messe solennelle fut chantée par le Professeur D. Célestin Durando, lequel avait accompagné D. Bosco. Le Rév. Père Abbé des Bénédictins chanta Complies et donna la bénédiction du Saint Sacrement. L'éloge du Saint fut fait par un éloquent orateur, l'Abbé Guérin. A toutes les cérémonies religieuses, le concours des fidèles fut immense, et on ne peut plus édifiant.

« Le lendemain, jeudi 17, nouvelle fête et nouvelle preuve de religion et de charité. On tint, ce jour-là, la Conférence des Coopérateurs et des Coopératrices Salésiennes, en si grand nombre à Marseille. Plusieurs même étaient venus des pays voisins, et jusque de Toulon et de Lyon. Monseigneur Forcade, Archevêque d'Aix, venu tout exprès pour la circonstance, voulut bien présider cette religieuse assemblée. La chapelle, quoique vaste, était remplie par la fleur de la population

Marseillaise, laquelle fu contrainte d'occuper la tribune, les chapelles latérales et les corridors aboutissant à l'église. L'Abbé Mendre, savant et pieux ecclésiastique de Marseille, et l'un des plus solides soutiens de l'Oratoire de Saint Léon, lut une relation exacte et détaillée sur les conditions présentes de l'Institut; il parla brièvement des grandes dépenses soutenues jusqu'à ce jour; raconta le bien qui s'était fait à tant de pauvres jeunes gens, et celui qui se fera encore à l'avenir, si son nombreux auditoire veut bien continuer son appui et sa charité; et par des paroles empreintes du zèle le plus ardent, il invita toutes les personnes présentes à appuyer de tout leur pouvoir cet Institut si avantageux à la jeunesse.

» La relation de l'Abbé Mendre terminée, le Rév. Dom Bosco monta en chaire. Tous les yeux étaient dirigés sur lui, et sa parole simple et suave fut écoutée avec la plus grande avidité. On vit plusieurs personnes verser des larmes d'attendrissement, en l'entendant raconter certains faits qui lui étaient suggérés par son sujet. Il commença d'abord par s'excuser de ce qu'il osait, lui italien et peu exercé, parler en langue française devant un auditoire aussi cultivé. — Il remercia tous les assistants de ce qu'ils avaient fait en faveur de l'Oratoire de Saint Léon, lequel, grâce à la générosité de tant de Bienfaiteurs inconnus, se trouvait aujourd'hui dans un état prospère. Puis il dit quelques mots sur les Œuvres Salésiennes établies en divers pays, et s'arrêta plus particulièrement sur les Maisons de France, Nice, Navarre, Saint Cyr et Marseille. Il termina en assurant à tous les Coopérateurs que les prières des jeunes gens, non seulement de l'Oratoire de Saint Léon, mais de toutes les autres Maisons Salésiennes, ne leur feraient jamais défaut.

» Après Dom Bosco, la chaire fut de nouveau occupée par Monseigneur l'Archevêque d'Aix, orateur plein de faconde, et d'une éloquence entraînante. Je serais beaucoup trop long, si je voulais reproduire seulement à grands traits, tout ce qu'il a dit à la louange des Œuvres Salésiennes et de Dom Bosco, les félicitations et les encouragements donnés aux Bienfaiteurs de l'Institut. Mais une parole de cet illustre Prélat restera profondément gravée dans la mémoire de tous. Après avoir parlé des Missionnaires Salésiens et des Sœurs de Marie Auxiliatrice, envoyés par Dom Bosco jusque dans la Patagonie; des âmes déjà gagnées par eux, Monseigneur Forcade dit avec emphase: *Aussi, les conquêtes faites par Dom Bosco, sont-elles plus glorieuses et plus étendues, que ne le furent celles de Napoléon I et d'Alexandre le Grand.* La cérémonie religieuse se termina par la bénédiction du T. S. Sacrement, donnée par Monseigneur l'Archevêque lui-même. Pour que vous ayez une idée de la charité des bons Marseillais au profit de cet Institut, je vous dirai que l'aumône, recueillie seulement à la sortie de l'église, s'éleva à deux mille francs.

» Je ne saurais clore ma lettre, sans vous faire remarquer que celui qui donne l'âme et la vie à tout ce zèle, à toute cette activité déployée pour

soutenir cette Œuvre bienfaisante de Dom Bosco, et beaucoup d'autres encore, c'est l'excellent chanoine Guiol, curé de Saint Joseph, et un Comité de bienfaisance, présidé par l'honorable M. Jules Rostand, duquel Comité font partie des Messieurs et des Dames, aussi recommandables par leurs vertus que par la haute considération dont ils jouissent dans la ville. Vous voyez donc, que dans notre bonne ville de Marseille, bien qu'une poignée d'hommes méchants s'efforcent d'arracher des cœurs tout sentiment religieux, ce sentiment y est encore dominant, et avec lui les vertus qui font le chrétien, entr'autres la charité. C'est pourquoi, nous avons pleine confiance que, malgré certaines aberrations, et les troubles sociaux dont nous sommes les tristes témoins, Dieu aura pitié de nous et sauvera la France.

Lettres des Missionnaires.

Nous avons reçu de l'Espagne et du milieu du grand Océan les lettres des Missionnaires et des Sœurs, qui partirent de Gènes au commencement de février. Les nouvelles sont bonnes. Nous les publierons dans le *Bulletin* du mois d'avril.

INDULGENCES SPÉCIALES pour les Coopérateurs.

Les Coopérateurs peuvent gagner:

L'indulgence plénière, une fois par jour, applicable aux âmes du Purgatoire, en récitant le tiers du Rosaire devant le Très-Saint Sacrement, ou, s'ils ne peuvent, devant le Crucifix.

L'indulgence plénière, chaque fois qu'ils font la sainte Communion.

Un nombre considérable d'indulgences plénières, dans le courant de la journée, en récitant six *Pater, Ave et Gloria*, selon l'intention du Souverain Pontife. Et ces indulgences, applicables aux âmes du Purgatoire, ils peuvent les gagner *toties quoties*, c'est-à-dire, toutes les fois qu'ils récitent les susdits *Pater, Ave et Gloria* en quelque endroit que ce soit, lors même qu'ils ne se sont point confessés et qu'ils n'ont point communie, mais pourvu qu'ils soient en état de grâce.

En outre, une indulgence plénière chaque Dimanche, et chacun des jours ci-après indiqués, à la condition que, s'étant confessés dans les huit jours et ayant communie, ils visitent une église et y prient selon l'intention du Souverain Pontife.

Mois d'Avril.

4. S. Isidore, Evêque et Docteur de l'Eglise.
10. Tous les jours de la Semaine-Sainte, du 10 au 16.
24. Saint Fidèle de Sigmaringen.
28. Saint Paul de la Croix.

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant JOSEPH FERRARI

Sampierdarena 1881 - Imprimerie de S. Vincent de Paul.